

La note du triangle (III)

Jean-François Dowd

Number 13, Fall 2007

La littérature et l'animalité

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/2550ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

ISSN

1705-0502 (print)

1920-8812 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Dowd, J.-F. (2007). La note du triangle (III). *Contre-jour*, (13), 35–44.

La note du triangle (III)

Jean-François Dowd

Le triangle, l'instrument le plus facile à manier peut-être au sein du grand orchestre, quelques piquiers qui s'avancent seuls ou par rangées sur la portée des percussions, celui dont le son clair perce les mailles les plus serrées du bruit ambiant, il représente à merveille, je crois, le risque du diariste. Un écart de lecture, un émoi intempestif et ding ! c'est l'appoggiature, c'est l'humiliation du musicien, pire, certes, à proportion du caractère apparemment simplet de son instrument qui produit toujours la même note lorsqu'on le frappe avec une tringle (ou battant). Car il ne s'agit ici, n'est-ce pas, que de notes *frappées*, consubstantielles à l'orchestre, indissociables de la marche du temps et du balancement de la mélodie qu'a imposés le chef. Un percussionniste qui répète seul, assis sur un lavabo de l'école de musique, sa partition sur les genoux, a toutes les allures d'un ahuri ou d'un schizophrène, Diogène élucubrant avec sa tringle ou son tambour de basque entre les doigts. Où est-il, l'« homme libre » qui va s'emporter avec lui à entendre les violons, les cuivres ? Qui va percevoir, avec lui, les étirements et les précipitations commandés par le chef invisible ? Ceux qui passent dans le corridor n'entendent que du bruit derrière la porte des toilettes... N'est-ce pas ce que l'on entend ici : une seule note aléatoirement martelée — dans si peu de musique ?

*

C'est une vieille étable qu'éclaire une ampoule simple, vissée sur une poutre. La lumière qui s'en échappe, poudreuse, comme odorante, touche à distance de quelques mètres celui qui se promène sur le bas-côté en ressassant ses idées noires. Soudain, une brise plus basse et plus fraîche le prend dans l'ample de ses vêtements. Est-ce déjà l'heure de rentrer ? Le cri d'un jars, le cliquetis d'une herse le portent plus loin dans sa promenade. Mais le bâti de planches ridées qu'il va laisser au tournant d'une clôture, dans une profusion presque surréelle de feuillages teintés de mauves et d'ocre, c'est le mystère le plus prenant auquel il aura droit, ce soir — hors des livres.

*

Écrire son nom dans un bouquin qu'on vient d'ajouter à sa collection, cela équivaut, à bien des égards, à tatouer son nom au poinçon sur la cambrure lombaire ou la poitrine d'une femme, pratique généralement répandue chez les gangsters et les pornographes. Car ce qui fait qu'un livre vous appartient en propre — après quelques passages, peut-être, de main à main —, ce n'est pas que vous ayez mis votre nom sur la page du faux titre, à l'oblique, devant le nom de l'auteur, ce n'est pas que vous ayez déboursé ce qu'il faut de billets ni même que vous ayez fait œuvre, pour ce livre, de célébrant ou de crieur, encore que l'on n'aime et ne possède jamais tout à fait l'objet de son désir qu'après avoir publicisé son frisson. À la vérité, si le livre vous appartient, c'est que lui-même vous a reconnu, intrigué, requis : un tic de sourire, une œillade, quelques mots de rien qui vous auront été, semble-t-il, adressés en propre. Le livre vous signe bien avant que vous le signiez, que vous le cassiez ; lui aussi griffonne, rêve sur vous. Il vous a effleuré les doigts en secret par-devant tous les autres qui attendaient sur l'étal. Vous lui donnez un printemps : il sort, pour vous, ses fleurs saisonnières, ses secrètes démangeaisons. (On effacera tout de même, à plus forte raison, les ex-libris de ceux qui sont passés avant...)

*

Sorte de fable. Il faut d'abord qu'un système d'éclairage et de ventilation assure la productivité de la main-d'œuvre derrière les doubles

portes et les fenêtres grillagées. C'est à cette condition que pompes, vis, bielles, leviers, toute la machinerie syllogistique fait avancer le lecteur vers une sorte de certitude apparentée aux résolutions énergiques de l'amour, vers une espèce de perfection telle que certains poèmes en suggèrent la possibilité. Oui, c'est bien le charme des poèmes, ici, tout au long de la chaîne de montage, mais un charme structuré, transitif, auquel l'auteur aurait infusé une part de l'efficace habituellement associée à l'industrie. C'est un charme destiné à *répondre* comme répondent ces automobiles allemandes luxueuses, fiables, délices des nantis, qui freinent et qui démarrent au quart de poil.

Survient un poète, jeune vingtaine, sans le sou, résigné à la besogne, tout juste embauché la veille. Il enfle le bleu de l'ouvrier, se glisse parmi les machines-outils, manipule leviers et manettes tel qu'on lui a prescrit de le faire. Mais il ne parvient toujours pas, on dirait, à *toucher* le produit usiné dont il perçoit la forme en creux dans les moules, dont il distingue les épures sous le convoyeur. Sa main ne semble plus *douée d'odorat* comme lorsqu'il effleure des objets qu'il connaît et qu'il aime. Après la sirène de quatre heures, le voilà qui rentre chez lui, épuisé, le grondement des machines encore dans les jambes. Il oblique à travers les cours, les parkings, rêvassant, essayant de prêter un sens qui le satisfasse à ces vérités de fabrique. Comme il voudrait leur attribuer une particularité de couleur, de confection qui soit conforme à son intransigeance ! On dirait le Charlot des *Temps modernes* qui n'en finit plus de serrer des écrous fantômes à sa sortie de l'usine...

Entre-temps, bien sûr, il a passé entre les beautés du parc sans les voir.

*

Sorte de fable (suite). On éprouve, à tel passage épineux du développement, à tel chapitre où l'on souhaiterait faire halte, reprendre souffle, sentir sur soi quelques phrases de vent froid, le sentiment d'être tiré au harnais par un mentor étincelant, au déclamé parfait, fort d'une assurance venue du fonctionnariat mais pas toujours irréprochable. Il oriente les timons, ici vers une église romane, là vers une rue pittoresque,

là encore vers les traces d'un drame historique, mais jamais vous ne pouvez voir le hameau tout entier depuis la colline à côté dont il finit par vous proposer l'ascension, fort bien, mais à la condition que vous traversiez d'abord la propriété de son beau-père (tenez, le voilà justement qui arrive). Eh quoi ! Le philosophe qui veut tout embrasser, réduire la carte en une seule phrase cosmique ne se condamne-t-il à l'aporie, cet enfoncement dans les culs-de-sac ? Et celui, comme notre guide, qui souhaite plutôt morceler le parcours, laisser à chaque étape son émoi ne se force-t-il, lui, à l'aphorisme, ces petits pas trop précautionneux ?

*

Le mot « téléphone », comme on sait, est en passe de disparaître des lexiques occidentaux, d'abord parce qu'il représente, grammaticalement, un pléonasme dans un univers où presque rien ne se produit plus qu'à distance ; ensuite, parce que la sédentarité et le grégarisme qui en déterminèrent l'usage sont eux-mêmes, on peut le conjecturer, condamnés à disparaître. La table à dîner n'est plus, comme autrefois, à deux pas de l'appareil. Enfants et parents ne se disputent plus le même combiné. Cet objet pataud, noir, gris ou perle, qui servit naguère dans les occasions, qui fabriqua même à certains moments l'occasion, le voilà qui agonise devant nous avec ses artifices de tonalité et ce gros fil qu'il fallait détortiller de la main restée libre. Voilà qu'il est devenu presque aussi étrange que le tabernacle des églises, démobilisé, perdu comme nous — hommes et femmes d'un certain âge, qu'il a servis — dans l'océan de la communication cellulaire. On l'imagine déjà sous vitrine, aux côtés du briquet des galants et du sextant des découvreurs.

*

Elle te glissait deux doigts dans la paume un peu comme s'ils eussent été les doigts de quelqu'un d'autre ou, mieux, des objets trouvés, inertes, séparés du bras qui les avait portés. La brusquerie avec laquelle elle les retirait te laissait quitte pour un peu de chaleur et le souvenir d'une rugosité d'écorce. Rien de sensuel chez ce petit animal qui se forçait à l'affection avec une insistance touchante. Sa voix, chuintante, aiguë aux entournures, te passait, à travers l'ironie, une intelligence du monde dont

tu te demandes, aujourd'hui encore, où la retrouver. C'est peut-être qu'il y passait du muguet (du moins l'eût-on cru quelquefois).

*

4 juillet 2006. Tu t'amuses à penser que les lignes ci-dessous ont, d'une certaine façon, cuit sur toi, qu'elles ont épousé la forme cambrée, anguleuse, qu'avait ton corps au moment de la déflagration. Il y eut d'abord ce picotement presque agréable d'une demi-seconde te signalant que tu ne t'appartenais plus : c'était ton enveloppe terrestre se déchirant — la pilosité, l'épiderme et ce vieil orgueil qui s'enfuyaient en étincelles dans un bruit de feuillets chiffonnés ! Tu voulus — quel idiot ! — rattraper tes amours réelles et imaginées qui s'étoilaient dans les graminées. Il y eut le cri d'une voix sans nom, désenrouée, puis — rien. Le mil indécis sur la terre noueuse. Ton corps recroquevillé à quelques bonds de la flamme. Une hébétude animale. Le travail des endorphines s'en prenant à la douleur, celle-ci victorieuse évidemment, et ton esprit déambulant dans l'herbe haute du verger en attendant (en attendant *quoi*, au juste ?). Combien de temps auras-tu erré ainsi, le bras droit tenant le gauche, posant la main sur l'écorce d'un pommier puis un autre dans un ahurissement de caricature, comme si tu cherchais là quelque prodige ?

Ton ami médecin te prescrit du Statex (5 mg), à prendre « au besoin ». Te voilà pommadé, enrubanné, fiché à l'hôpital du Haut-Richelieu, fatigué comme de la fatigue d'un autre, avec cette sueur marron sur tout le corps et cette odeur de grillade qui t'enveloppe comme une humiliation. Seras-tu encore longtemps cet ectoplasme, le sujet de l'empressement et de la pitié de ton entourage, avec cette seule main valide pour tenir les objets utiles à ton immédiat contentement ? Feras-tu encore longtemps essaimer tes songeries au-dessus de ce bras dont une infirmière ôte, chaque matin, des lambeaux trop gros pour que tu oses les regarder ? Ton ami te prédit que ta peau devrait reprendre ses aises, sauf pour un peu de dépigmentation ; après tout il ne s'est agi que de second degré. Mais qu'est-ce qui reprend ses aises, ici — ton esprit déraile —, dans ces phrases réécrites mille fois qui seront bien un jour tout ce qui reste de ta mésaventure ? Qu'est-ce qui se *refait*, se referme, et autour de quel os, lorsque tu t'acharnes, sans impatience, sur du langage ?

*

Politesse forcée, comme *mâchée* des ruraux qui ont naturellement le pli de la familiarité, on dirait presque : une intransigeance dans la familiarité. Le « vous » adressé au client de la boutique, au patient de l'hôpital, on peut quasiment l'entendre en italiques. C'est un vous de narrateur.

*

Une fin d'après-midi ensoleillée à la morgue. La pièce est hérissée de fers aux têtes luisantes, stylets, poires, scies, toute une panoplie d'ustensiles formidables qui rendent l'espace exigu, qui le rendent plus inquiétant, en tout cas, au fur et à mesure que tu t'avances, la gorge serrée, vers la table froide et qu'une odeur d'ammoniac se fait de plus en plus poignante. La lumière du jour te touche à quelques reprises lorsque tu passes devant de hautes fenêtres, mais cette lumière anguleuse, compacte, s'efface avec la poussière sous le choc violent des néons que le médecin fait allumer. C'est alors une course des plafonniers derrière vous jusqu'à la porte par laquelle vous êtes entrés, qui paraît soudain minuscule. Il y a un bruit léger au-dessus de vos têtes, comme un scintillement sonore qui se perd bientôt dans les bruits de la manipulation. Au moins, songes-tu, la crainte, ce petit peuple racoleur à hauteur du ventre, vient-elle de diminuer sous le nouvel éclairage.

Onze petits renflements sont disposés irrégulièrement sous des draps. Tu te demandes : « Pourquoi cette asymétrie ? Pourquoi ces deux, là-bas, côte à côte ? » Onze petits corps fermés sur un simple. Tous recouverts du même drap réglementaire, couleur vert pomme. Quelle laine, quel arrêté des astres, ici, à déchevêtrer ? Le marine d'un vêtement à franges affleure, on dirait, à l'angle d'un des draps. Tu éprouves un étrange réconfort pour lequel tu t'en voudras par la suite à penser que ton frère *au moins* est habillé dans cet endroit plus nu que nu, sans grammaire. De fait, il porte — si l'on peut ainsi dire — le vêtement sportif habituel, foncé ça et là par le sang ; tu peux distinguer la plaie qu'on n'a pas encore nettoyée, par laquelle jadis, en des époques plus humaines, on eût dit que la vie se fût enfuie. Le médecin te demande de signer une sorte de registre et tu restes, une seconde, la main en l'air, à ne pas savoir quoi écrire.

Au-dehors, tu retrouves la neige moussue, grège, de la fin mars. L'hiver s'en va en buée, par petites exhalaisons. Les trottoirs, les rues ne tiennent plus que par des restes de gel — ou alors c'est toi qui te dégingandes, qui peines à garder ton équilibre sur l'asphalte glacé. Plus de quarante ans d'existence tassés là, dans une petite caissette que tu portes sous le bras jusqu'à ta voiture. Une quinzaine d'années d'écriture, feuillets brochés, épars, pincés sous des pellicules de plastique, gribouillis, récits intimes retouchés sans vergogne, des kilos de pacotille. Ce soir-là, tu retrouves deux pièces anciennes, deux haïkus joliment adaptés, songes-tu, à cette fin d'hiver messagère, grise et soleilleuse, où tu as touché sans façon à l'éternité :

*Petit matin grenu
Blanc indélébile sur l'herbe
L'heure du mouroin*

*Est-ce de la pluie qui goutte
Entre les solives
Ce mulot irrésolu*

*

Dormir, rêver peut-être... Rêver avec un œil ouvert, crayon en main, pour noter — et, pourquoi pas, qualifier, répertorier — des figures, pour saisir des enchantements, pour relever des inflexions typiques ou inattendues, voilà en quoi consistait l'enseignement des belles-lettres il y a quelques années-lumière, c'est-à-dire approximativement quinze ans. À présent que nos écoles sont soumises sans ambiguïté de façade à des impératifs de rendement, que l'informatique nous grignote comme biscuits secs, que la langue dévale de méthode en méthode, élèves et professeurs, dans les classes de lettres, *jouent* les rêveurs, les deux yeux grands ouverts, prenant appui sur des figures apprises, des enchantements prédits, des formatages éditoriaux de plus en plus systématiques qui ne vont pas sans évoquer l'assistance orthopédique ou la surveillance des vieux préfets de discipline. On imprime et publicise maintenant, à Montréal, des romans et des recueils de vers fléchés, émiettés, assortis de dossiers de presse, de glossaires, de photos, d'entrevues avec l'auteur (oui !), de questions

préparatoires pour l'épreuve uniforme de français. On me dira, oui, les classiques Larousse, Garnier, etc., quoi de neuf ? La trouvaille, c'est que les éditions scolaires, aujourd'hui, portent sur des livres *inédits* — ou publiés, sans la caution de l'industrie pédagogique, aussi tôt que la veille et vite remballés. « Il est temps qu'on donne la place aux auteurs contemporains québécois dans nos cégeps », lit-on sur l'encart publicitaire de l'éditeur. « Nous proposons donc aux étudiants et aux professeurs des romans contemporains marquants... » Oui, publiés dans l'année, parfois même dans le trimestre et déjà « marquants »...

Prévoir que les récits qui survivent seront sagement remis sur les rails, que les histoires qui forcent le pas seront rattrapées et bridées pour éviter toute commotion en classe, du moins toute commotion qui ne procède pas du contenu corrosif ou pornographique. Quant aux poèmes qui — on s'en souvient peut-être — échappaient parfois à leur auteur même, ils seront tenus en joue, sermonnés ; on leur mettra des étais, des jambages, on leur prêtera des repères séculiers, on les apprêtera à l'hebdomadaire (« Ici, tu vois, le poète veut dire... »). C'est la pédagogie nouvelle. Tutoyante. Sportive. Pédagogie-promenade. Il faut être absolument *touriste*. À quand une appréciation à l'étoile ? Jacques Brault : quatre. Jean-Paul Daoust : trois. Etc.

« Dans la querelle qui oppose les tenants de la littérature française à ceux qui prônent l'enseignement de la littérature québécoise dans nos institutions d'enseignement, l'éditeur a fait son choix : il *mise* [joli mot, c'est moi qui le souligne] sur les meilleures œuvres québécoises contemporaines de *son* catalogue et cherche à les faire connaître dans les cégeps ! » Oui, de *son* catalogue : je ne fais encore que souligner. Un dernier extrait, si l'on veut bien ; il est assez poignant (on le lit sur la quatrième de couverture d'une anthologie de la « nouvelle génération ») : « l'essentiel de ce qui doit être retenu s'y trouve ; impossible désormais de se perdre dans ses apprentissages ! » On en sort rassuré.

*

Petites choses tirées du monde où elles étaient au chaud, déjà parées pour l'éternité. Distraites, soudain. Dénaturées, apprêtées. Divisées en syntagmes, en formules, en chapitres. Forcées de te retrouver dans

une sorte de compromis qui vous dépare, elles et toi, de votre confort accoutumé. C'est le livre. D'autres, ensuite, l'ont retravaillé, ficelé, emballé, transformé en marchandise avec l'épaulement de quelque mécène ou gouvernement. Il s'agit dorénavant d'un objet aux couleurs d'une collection, policé, standardisé, auquel on colle un prix de vente. Les crieurs font leur office de réclame. Et toi, retourné dans le confort de tes habitudes, fonctionnaire salarié, tu attends ta quote-part des recettes ? Mais tu es un *négrier* ! Dis-nous au moins, Monstre, que tu n'iras pas t'en vanter dans les foires, dans les galas !

*

Un météore, fragment de Dieu ou de Diable, fléau issu de plus loin que l'Histoire, file vers la Terre en égrenant des siècles dans sa course. Rien ne semble vouloir se carrer sur sa trajectoire pour encaisser le choc : l'anéantissement de la vie est donc chose faite, à quelques douloureuses préparations près. Pour des raisons policières manifestes, la nouvelle, au début, est occultée par mille astuces. Mais, un matin, le soleil devient diffus, déraile : où que tu regardes, c'est une pluie vorace qui remballé le paysage et l'expédie vers ses plus sombres naissances. Les métaphysiques se mettent en régime de sauvegarde, les religions recrutent. Tu entends le sifflet d'un tamia, si aigu qu'il fait lever le crépi, on dirait, à la base des maisons. Te voici à la fin du film *Badlands* de Terrence Malick. Cerné par les sirènes de police, tu fabriques sur l'accotement un petit autel de pierres pour reproduire la rigueur du paysage ; te voilà *toi-même* paysage, rédimé par une entourloupe schizophrène. Tu vas échapper au pire. Mais la pyramide que tu as construite à la hâte s'écroule près du lit. Ce sont les ciels de toujours qui t'attendent aux lisières lorsque tu t'éveilles, pâteux — avec le cri des mainates anormalement proche.

*

Les crieurs aux idées fortes, aux partis rigoristes, ne les juge pas trop rudement : ils sont la condition, la prémisse de tes ruminations — celles-ci toujours cafouilleuses, *prétentieuses*, oui, avec leurs cachotteries métaphoriques et cette sorte de pudeur qui te fait écrire continuellement deux teintes plus pâle ou plus foncé que ton motif. Si les discoureurs, de la

gauche comme de la droite, du grenier comme de la cave, vont plus loin que toi dans l'indicible, c'est qu'ils naissent et meurent plus proches que toi de ces vérités écruës, comme structurelles, qui nourrissent les traditions et font pencher les électorats — vérités de notariat, de confessionnal. Ils sont les os et la moelle d'un organisme auquel tu ne pourvoies que l'épiderme (et encore : quelle part cachée, honteuse, de l'épiderme ?). En somme, tu n'es que le luxe, l'excédent de l'organisme, aisément remplaçable, *cicatrisable*, avec tes misérables mots-bibelots que tu déplaces pour te contenter l'œil...

*

Le point d'exclamation, en français, est l'équivalent d'un couac dans la plupart de ses emplois. Car, à la vérité, qui donc s'exclame de la sorte, par à-coups, par *percussion* — l'instrumentiste attendant sagement, ses cymbales entre les mains, que la partition lui donne le go pour faire éclater l'émotion ? On ne peut que regretter qu'il n'y ait pas dans notre grammaire, comme dans certaines langues parentes, le point exclamatif en début de phrase. Cela pourrait alors amorcer, puis guider l'émoi jusqu'à ce qu'il se consume en fin de course. Mieux : il faudrait qu'il existe des *virgules exclamatives*, sortes d'éléments réflecteurs qui, modulés, égrèneraient l'exclamation, la faisant coïncider enfin avec les pointes et les hésitations, avec les arpèges de la voix qui caractérisent l'émotion parlée. Hélas, que d'émois de théâtre dans nos romans, que d'émois de mirlitons dans nos poèmes — point d'exclamation !